

Publié via Bookelis

Introduction
La Place des balles mixtes

« Je me souviens même plus quand est-ce que ce merdier a commencé ! » me lâche le type en tirant sur son clope. Je ne sais pas quoi lui répondre ; j'acquiesce d'un hochement de tête et je balance un vieux crachat, mélange de glaire et de poussière, sur l'asphalte. Le gars se marre sans motif apparent dans une sorte de gloussement et balance son mégot par-dessus la carcasse de bagnole calcinée qui nous sert d'abri. Calés contre la portière, les fesses vissées sur l'asphalte, nous sommes peut-être les dernières entités vivantes à des kilomètres à la ronde. Le gars a envie de causer ; il me parle de son enfance, de sa famille, de son avenir, de la fin du conflit. Tout en écoutant ses paroles, je lève les yeux au ciel, le seul endroit qui me paraît encore à peu près pur. A peu près seulement car des colonnes de fumée s'échappant des quartiers sud de la cité et s'élevant au-dessus des bâtiments éventrés souillent l'azur céleste. A côté de moi, le gars est en roue libre ; il déblatère sur tout, même sur la politique, le truc qu'il est interdit d'évoquer sur le terrain. Ses mots me bercent ; ma tête bascule vers l'avant. Je sens mes yeux se fermer. Blotti contre l'épave encore fumante et puante de la Renault, je sens le sommeil m'envahir. Enfin, après deux jours d'une veille constante, quasi permanente, en première ligne, je vais sombrer dans un monde de paix. PAN. Un coup de feu claque au-dessus de notre position, ce qui a pour effet de me tirer instantanément de ma rêverie. Prudemment, je me redresse et je lance un regard prudent vers le no man's land qui s'étire devant nous. La place, autrefois majestueuse, bordée de bâtiments coloniaux aux charmes créoles, plantée de nombreux arbres tropicaux, anguleuses, droites, rectilignes, n'est plus qu'un terrain vague et glauque. Si la plupart des bâtiments sont encore debout, tous présentent d'importants stigmates des multiples émeutes, des traces de balles, d'éclats, des trous béants. Les arbres, s'ils ne sont pas couchés, sont décoiffés ou partiellement carbonisés. Auparavant populeuse, l'esplanade est à présent déserte, vide de tout être humain, d'animaux, d'insectes, de toute forme de vie. Autour de nous, il n'y a que le silence, le néant. Les combats ont tout chassé, même le bruit. Le coup de feu venait de pas très loin, de deux ou trois blocs à tout casser. J'essaye d'identifier le tireur en balayant les toits et les fenêtres du regard. Rien. Pas un chat. « C'était pas pour nous ! » lâché-je en me tournant vers mon acolyte et probablement pour me rassurer. Ce dernier, que je ne connais que depuis quelques heures au final, est figé, pour ne pas dire statufié. Manifestement mort de trouille, son fusil de chasse serré contre sa poitrine, il roule des yeux nerveux et exorbités autour de lui. Remarquez, je ne fais pas le fier non plus. La dernière fois qu'une balle a sifflé au-dessus de ma tête, j'ai plongé sous une voiture et je n'en suis sorti que trois heures après. Précisons que je n'ai aucune formation militaire et que je suis tombé dans ce bourbier un peu par hasard. Mon idéalisme, mon intérêt pour les grandes causes sociétales, mon chauvinisme, mon admiration pour quelques leaders charismatiques, m'ont conduit dans la rue. On m'a foutu des banderoles dans les mains, puis des pavés, et enfin des flingues. Mais les émeutes urbaines, avec leur concert de voitures cramées, de pillages et d'affrontements contre les forces de l'ordre, se sont vite transformées en guérilla. Maintenant je suis là ; je monte la garde avec un type étrange, manifestement paumé et un peu con, avec pour seule arme un fusil d'un autre âge. Les types d'en face ne doivent pas être beaucoup plus beaux que nous ; ce sont surtout des branleurs, des jobards, des petits profiteurs, des loulous en manque de violence, des idéalistes postsoviétiques qui n'ont pas trouvé d'autre terrain de jeu qu'une tranquille cité coloniale. « Tu crois qu'il faut prévenir ? » me demande mon comparse en trifouillant le clavier de son portable. Je lui fais non de la tête et le type s'exécute ; il range son téléphone dans la poche de son treillis et se replonge dans la surveillance des lieux. C'est vrai quoi, ce tir peut venir de n'importe où, et de

n'importe qui. Ce peut être un ennemi comme un copain, un gars qui en a tué un autre, un mec qui teste son arme ou qui s'est fait sauter la tête. Je quitte mon poste d'observation pour disparaître derrière notre refuge improvisé. J'ai une furieuse envie de me tirer je ne sais où. Je commencerai bien par prendre un petit bain de mer à la plage toute proche. Pourquoi je prendrai pas un zingue pour Paris pour rejoindre la horde de réfugiés. Il paraît que les logements sociaux attribués aux évacués sont pas trop mal. Plus rien à foutre de la baston, de mon pays, de mes origines. Et puis ils sont où ceux qui ont amorcé le bordel, les politiques, les chefs de parti, les ambitieux qui se sont improvisés chefs de guerre. Il n'y a plus que nous ici, à s'accrocher à je ne sais quel rêve. L'armée régulière, la française bien sûr, a bien essayé de calmer le merdier, de nous calmer en fait. Les médias, sous couvert des Droits de l'Homme et d'autres conneries humanistes, ont accusé les militaires d'attiser la haine et ils se sont tirés pour laisser la place aux couillons de la Croix-Rouge et aux journalistes en manque de sensations fortes. L'un d'eux est venu me parler il y a quelques jours. Le gars, ancien du Darfour, du Mali, de la Syrie, voulait connaître mon ressenti sur tout ça. « Êtes-vous satisfait de l'évolution de votre combat ? » m'a-t-il demandé en me présentant son dictaphone d'une main tremblante à la Parkinson. Sa gueule, avec cheveux gominés et sourire colgate, sonnait faux. J'ai eu du pot ; une rafale de mitraillette a mis fin à l'entretien et le gars a pris la poudre d'escampette. Le ronronnement d'un moteur de bagnole me ramène aux dures réalités de la vie. Le bolide est en mouvement et semble venir dans notre direction. Cet événement n'a rien d'anodin puisque les autorités ont, en théorie, interdit la circulation des véhicules dans le centre-ville depuis le début des événements, ce pour éviter qu'ils ne brûlent et ne servent à la construction de barricades. Bref, mon collègue pointe son flingue vers l'avenue de Gaulle et on attend. Une fourgonnette blanche déboule sur la place, slalome entre les débris qui la jonchent et file vers nous à toute berzingue. Rapidement, je constate, à la plaque d'immatriculation, qu'il s'agit d'une caisse de l'armée française. Les militaires sont cons mais pas méchants, du moins ceux-là. On baisse notre arme et on patiente dans un silence angoissant. L'auto nous contourne et s'arrête à quelques mètres de notre position. Quatre soldats aux mines patibulaires, parmi lesquels trois troufions armés de famas et un sous-officier, giclent de l'habitacle et se téléportent devant nous. On se retrouve avec les canons de leurs armes sous le bec. Le juteux s'avance et arrache le fusil des mains de mon camarade.

– « C'est vous qui avez tiré ? commence-t-il à gueuler tout en examinant notre vieille pétoire.

– Non, lui répond mon coreligionnaire d'une voix hésitante. Le tir venait du sud.

Un pesant silence s'installe. Les militaires s'échangent quelques mots à voix basse. Soudain, l'un d'eux s'énervé et nous fait lever les bras au ciel en nous menaçant de son flingue. Un autre s'avance et nous palpe sans ménagement, jetant au sol tout ce qui encombre nos poches, cartouches, cigarettes, briquets, pièces de monnaie, téléphones. Le soldat rejoint sans gloire son unité et reprend sa posture initiale menaçante.

– Vous vous revendiquez de quelle faction ? poursuit l'adjudant manifestement agacé. F.L.N.G. ? P.T.G ? Progressistes ? Indiens ? Coco ? Journaloux ?

– On est d'un nouveau groupe qui... voulut répondre mon acolyte juste avant d'être interrompu par le soldat.

– Ferme-la, commande-t-il en pointant un doigt menaçant et accusateur. Il n'y a pas de nouveau groupe. Vous croyez pas que c'est pas assez le bordel comme ça.

Rageur, le visage déformé par la colère, il lance notre fusil à un de ses subalternes qui le fait disparaître dans le fourgon.

– Cassez-vous ou je vous ramène tous les deux » balance d'une traite le chef de la bande en agitant la main de droite à gauche pour nous signifier son désir de nous voir déguerpir

D'expérience, je sais qu'il est inutile de discuter avec ces gens-là, d'autant plus qu'ils ne comprennent absolument rien à notre lutte. On baisse les bras, les yeux, la tête. On récupère nos effets éparpillés par terre et on prend le chemin de l'ancienne préfecture. Les militaires nous regardent partir d'un air amusé, moqueur, dédaigneux ; je crois même que l'un d'eux nous a insulté de « tapettes », ou un truc de ce genre. Nous avançons tels des fantômes parmi les débris épars, les gravas, les épaves. Même les immeubles, pédants, semblent rire de notre minable procession. Je me suis alors retourné et j'ai regardé l'affligeant spectacle de cette place, autrefois lieu de fête et d'amusement. C'est la dernière fois que j'ai vu la Place des Palmistes.

1

Ma tuerie

Après une bonne heure de marche, durant laquelle nous croisons quelques civils errants, nous atteignons les faubourgs de Cayenne. C'est là qu'une voiture, civile celle-là, s'arrête à notre hauteur. Son conducteur, un Chinois d'une cinquantaine d'années, nous propose son aide, moyennant finance bien entendu. Contre quarante reals, il nous offre de faire le taxi. C'est parti. En chemin, l'Asiatique nous raconte sa vie, vocifère contre la guerre et ses effets néfastes sur son petit commerce de libre-service. Mes fesses ! Les petits commerçants du secteur alimentaire ne se sont jamais aussi bien portés que depuis le début du foutoir. Ils sont les mieux placés pour apporter nourriture, et autres fournitures diverses, aux centaines, peut-être aux milliers, de bons hommes qui transitent quotidiennement dans l'ancien département. A notre demande, le tacot nous dépose à quelques pas du siège du parti, dans le bourg de Matoury. Si l'endroit est plus calme, il n'en demeure pas moins le siège régulier, surtout le soir, d'affrontements violents entre factions rivales, créoles et brésiliennes principalement. La mairie, emportée dans un gigantesque incendie il y a quelques mois, n'est plus qu'un monceau de ruines calcinées. L'église n'est pas en meilleure forme ; récemment, un groupe se revendiquant bolchevique, a pillé le bâtiment et tenté d'y mettre le feu. Mis à part ça, le reste tient debout. Les rues sont à peu près propres et deux magasins sont encore ouverts. Les services publics, eux, ont foutu le camp avec les métros depuis longtemps. Le gars et moi achetons deux bières chez un Libanais et les vidons sur un bout de trottoir, entre deux clodos puants et avinés. Notre binouze est dégueulasse, une espèce de cervoise venue du trou du cul de l'Amérique du Sud. On a peut-être fait une connerie en demandant l'indépendance car les Français, eux, ne picolaient pas de la merde. Nous arrivons devant le siège ; je pousse la porte d'entrée et on débouche dans une salle où règne un sacré désordre. Une bonne quarantaine de personnes, debout, s'engueulent autour d'une table rectangulaire sur laquelle est éparpillée une imposante paperasse. Je reconnais quelques mecs qui me saluent de la tête. Tout le monde braille. Là-bas, je vois deux lascars qui se tiennent par le colback. Ici, un type s'égosille au téléphone. Elle est belle la nouvelle nation guyanaise. Et dire qu'on se foutait de la gueule du Surinam avant tout ça. C'est à cet instant que le Colonel, un grand noir d'une cinquantaine d'années, ancien employé d'une grande société immobilière locale, se plante devant nous. Il n'est pas content et nous invective comme c'est pas permis, nous reprochant notamment d'avoir quitté notre poste. « Notre cause doit être défendue politiquement et militairement » nous balance-t-il avec vigueur. On a beau lui expliquer qu'on a été viré par les soldats français, il s'en fout royalement. « Il fallait leur tenir tête, ils ne sont plus chez eux » nous martèle-t-il. Affligeant cet énergomène qui tient son surnom de Colonel à une brève carrière sous les drapeaux, dans les années 80, en qualité de sous-officier d'active. Tout en continuant à brailler, il congédie mon collègue et me conduit dans une petite pièce adjacente. Une fois la porte fermée, l'ambiance retombe et un silence reposant s'installe. Un bureau, deux chaises se faisant face, un ordinateur, une bibliothèque clairsemée en constituent le modeste mobilier. Il